



Sciences&éthique

CHRONIQUE

DOMINIQUE
LECOURT

Philosophe, directeur
général de l'Institut
Diderot

De l'autorité

Plusieurs responsables politiques avancent que la « *crise* » morale que traverse l'Occident doit être analysée comme une « *crise de l'autorité* ». Des intellectuels leur fournissent des arguments tirés des sciences humaines. Psychologues, anthropologues et psychanalystes se penchent sur ce nouveau « *malaise dans la civilisation* ». Enfants rebelles, adolescents suicidaires, adultes immatures et velléitaires sont devenus la cible d'études, de publications, de colloques et de thérapies porteuses d'angoisse garantissant la prospérité du « *divan* ». Les laboratoires pharmaceutiques et les coachs de tout et de rien ne sont pas en reste et se battent à coups de marketing afin d'« *offrir* », eux aussi, un semblant de solution à chacun de nos malaises.

Lorsqu'ils se demandent pourquoi nous avons tous tant de mal avec l'autorité, ils découvrent les traces inégalement profondes d'un unique mouvement de perte. Mais qu'est-ce que l'autorité ? Sans cette qualité mystérieuse, la personne appelée à exercer sur autrui quelque pouvoir n'obtiendrait jamais que celle à laquelle elle s'adresse s'incline devant sa volonté.

Le pouvoir sans autorité est faible et génératrice de conflits ouverts où la force règne. Parents, enseignants et éducateurs sont les premiers à se plaindre amèrement de cette situation.

D'un point de vue philosophique, l'histoire de cette perte peut s'illustrer sommairement par trois slogans successifs. Trois étapes de l'expansion d'un « *nihilisme* » dont nous subissons les dernières

conséquences.

Le premier, « *Dieu est mort !* », fut l'emblème des Nietzscheens qui dominèrent les années 1960. De ce cri rageur, on croit pouvoir déduire que tout est permis. Toute autorité est perçue et dénoncée comme arbitraire. Plus d'Auteur (de l'univers), plus de transcendance, plus de hiérarchie. Ce n'est pas l'ordre, mais le désordre qui est créatif. La transgression individuelle est porteuse de liberté et non l'action collective guidée par la raison. Les enfants d'après-guerre narguent méchamment leurs parents ; ils jubilent de la déroute des bonnes manières et des règles académiques.

Vient ensuite le deuxième, « *Marx est mort !* », qui s'impose dans le reflux des événements de 68, tout au long des tristes années 1970. Ironie boudeuse inspirée par la désillusion de jeunes gens qui avaient fini par frôler le terrorisme. Désormais, la référence historique, dialectique, ne garantit plus le sens de l'aventure humaine. Plus d'Esprit pour assigner à la marche du monde un sens progressiste. Plus de prolétariat menant « *scientifiquement* » au bonheur de la société sans classe et à l'apparition d'un « *homme nouveau* ».

Arrive enfin le troisième slogan qui vient couronner le mouvement impulsé par les deux premiers. C'est la désormais fameuse « *mort de l'homme* » popularisée par Michel Foucault qui entendait tirer les conclusions positives de la déroute du marxisme en dégageant les présupposés métaphysiques de l'ascension des sciences humaines. Si l'homme n'a été qu'un éphémère visage tracé sur du sable,



comment les individus vivants que nous sommes vont-ils vivre leurs vies ?

Sans recours à aucune transcendance, va-t-on trouver dans l'individualisme de masse les nouvelles sources de l'autorité ? On peut craindre que le conformisme de l'homme moyen qui souhaite avant tout que le monde se comporte comme tout le monde n'ouvre sur un nouvel autoritarisme de l'opinion et du politiquement correct.